Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 1 (1856)

Heft: 11

Artikel: Campagne de 1799, en Suisse et en Allemagne : d'après l'archiduc Charles, les généraux Masséna, Jomini, etc. [suite]

Autor: M.N.N.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-328130

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

cipalement dans l'artillerie et le génie. Les troupes auxiliaires fournies par la Suisse aux empereurs allemands de la maison d'Autriche peuvent être évaluées à 30,000 hommes : 4,000 en 1496, à l'empereur Maximilien Ier lors de son expédition de Rome; 15,000 au même souverain, en 1516; plus de la moitié périt à Marignan; 10,000 à Charles-Quint, en 1521, lors de la conquête du Milanais. Plus tard, quelques régiments furent aussi fournis pour garder les possessions autrichiennes dans le Brisgau et dans la Forêt-Noire; sous Léopold Ier (1702-1717), trois de ces régiments furent toutefois en partie employés sur le Rhin et en Italie. Charles VI et sa fille Marie-Thérèse eurent aussi à plusieurs reprises des corps suisses pour le même but.

Sous François Ier, il se forma, en 1799, quatre légions d'émigrés suisses, commandées par les colonels Rovéréa, Salis, Bachmann (général en 1815) et Courten; ces troupes combattirent avec l'armée austro-russe en Suisse et en Italie, mais elles étaient payées par l'Angleterre, au service de laquelle elles entrèrent définitivement plus tard. Ajoutons que le général autrichien Hotzé, qui fut tué à Schännis en 1799, était aussi un Suisse.

Les corps auxiliaires compris, l'Autriche a eu environ 50,000 Suisses à son service; on peut en déduire toutefois les 6,000 hommes des quatre légions comme appartenant à l'armée anglaise, puisqu'ils étaient à la solde de l'Angleterre. *(Schw. Militär-Zeitung.)*

CAMPAGNE DE 1799, EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE,

D'APRÈS L'ARCHIDUC CHARLES, LES GÉNÉRAUX MASSÉNA, JOMINI, ETC.

(Suite.)

Les manœuvres de Jourdan et de l'archiduc entre le Danube et le Rhin aboutirent aux deux affaires d'Osterach et de Stockach, perdues par les Français, et après lesquelles l'armée française repassa le Rhin à Kehl et Vieux-Brissach les 5 et 6 avril, tandis que Jourdan lui-même se rendait à Paris.

D'autre part en Italie Schérer, après avoir vainement tenté de franchir l'Adige, s'était replié en-deçà de l'Adda; au milieu d'avril, les Russes avaient fait leur jonction avec les Autrichiens, et Moreau, remplaçant de Schérer, n'avait eu d'autres moyens de préserver l'armée d'Italie contre les progrès des austro-russes, commandés par Souwarow, qu'en se repliant sur Turin.

C'est dans ces circonstances critiques que Masséna fut nommé général en chef des armées du Danube et de l'Helvétie, circonstances qui changeaient totalement sa position et qui devaient le forcer de changer de plan. Il ne s'agissait plus d'envahir le territoire impérial, mais de

couvrir la Suisse pour maintenir les communications avec l'armée d'Italie, et tenir en échec les armées autrichiennes de Souabe et du Tyrol jusqu'à l'arrivée de renforts suffisants pour reprendre l'offensive.

L'armée d'Helvétie comptait à peine 30,000 hommes, s'étendant sur la ligne dangereuse dès le lac de Constance aux issues du Röttigau, avec la division Lecourbe, toujours enfermée dans les gorges étroites de l'Engadine en pointe avancée vers Martinsbruck. L'armée autrichienne comptait 30,000 hommes sur la frontière du Tyrol; 28,000 hommes le long du Vorarlberg jusqu'à Bregenz, 40,000 concentrés entre le lac de Constance, l'Aach et le Danube, menaçant les communications et les meilleures lignes de retraite avec la France; l'armée d'Helvétie n'était protégée de ce côté que par la brigade Purby en avant de Schaffhouse.

Convaincu de la nécessité de rallier la plus grande partie de ses forces et de les concentrer en Helvétie, Masséna ordonna un revirement général de toutes les troupes de l'Alsace vers la Suisse, préférant ce moyen à celui que préconisait le Directoire d'une nouvelle marche offensive de l'armée du Danube, partant de Kehl et de Bâle pour traverser la Forêt-Noire. Ce dernier moyen ne pouvant produire qu'une faible diversion tout à fait momentanée, Masséna s'arrêta au premier.

Dans la nouvelle position qu'il allait prendre, la ligne de l'Engadine au lac de Constance devenait d'une importance très secondaire, car elle était la plus éloignée des renforts et elle n'avait d'autre avantage que celui de ne pas céder spontanément les premières conquêtes et de retarder la réunion des forces ennemies; aussi ne dut-elle être que faiblement gardée.

Le 8 avril, les postes du Rhin dès la frontière des Grisons jusqu'au lac furent successivement diminués, et la division Oudinot qui occupait ce pays se retira sur Frauenfeld, pour servir de réserve contre les deux extrémités du lac de Constance.

Prévoyant le moment où le Rhin serait franchi, Masséna choisit la position centrale de Zurich comme point de centralisation en cas de retraite, et fit commencer à l'instant les travaux d'un vaste camp retranché sur le Zurichberg et le plateau de Wipschingen. Cinq à six compagnies de sapeurs français et quelques centaines de Suisses y travaillèrent, sous la direction du général Andréossy.

La division Vandame, partie de Vieux-Brissac, entra en Suisse par Bâle, le 11. Férino et Soult prirent la même direction, ainsi qu'une partie de l'armée d'observation. Vers la fin du mois, Masséna prit les positions suivantes :

L'armée se composait de neuf divisions d'inégales forces, réparties dans quatre grands corps. Le général en chef, dans le choix de ses com-

mandants d'ailes, s'était déterminé d'après les renseignements que lui avait fourni la voix publique plutôt que sur la connaissance personnelle des hommes.

Jérino passait à juste titre pour un homme capable et expérimenté; il eut le commandement de l'aile droite, qui comprenait les divisions Ménard, Lecourbe et Lorges, présentant un effectif de 24,000 hommes, l'artillerie et le génie compris.

Xaintrailles, gentilhomme rallié aux principes républicains, avait rendu des services à l'armée du Rhin et Moselle, et jouissait d'une certaine réputation. On lui confia l'aile gauche, qui n'avait que deux divisions, Souham et Legrand, fortes de 18,000 hommes de toutes armes.

Le centre, dont le général en chef se réserva le commandement, comptait quatre divisions, Vandamme, Oudinot, Tharreau et Soult, présentait un total d'à peu près 24,000 hommes, toutes armes comprises.

La réserve de cavalerie était formée de deux divisions. La grosse cavalerie avait pour chef le général Klein, et la cavalerie légère le général Ney. Le total de cette arme s'élevait à 4,086 sabres, y compris quatre compagnies d'artillerie légère.

L'ensemble de l'armée active présentait un effectif de 79,436 combattants de toutes armes, avec un matériel d'artillerie de 98 pièces attachées aux divisions et 48 au parc. Son organisation provisoire ne put recevoir son exécution immédiate. Férino ne se rendit pas à l'aile droite, pour cause de maladie. Lecourbe le suppléa et ne laissa heureusement pas apercevoir son absence. Vandame, accusé d'exaction dans un bailliage du Wurtemberg, fut envoyé, par ordre du Directoire, à Lunéville pour rendre compte de sa conduite devant un conseil de guerre. — Les divisions occupaient les positions suivantes :

1° L'*aile droite* eut à défendre toute la ligne comprise entre Bormio et Constance :

Lecourbe occupait l'Engadine et Bormio, dans la Valteline : 1re division.

Ménard gardait les Grisons jusqu'au Luciensteig : 2e division.

Lorges, avec la 3e division, s'étendait en fournissant une chaîne de postes dans la vallée du Rhin, d'Azmoos à Rheineck et sur les bords du lac jusqu'à Munsterling.

2° Le *centre*, entre Constance et le Frickthal.

Oudinot se liait par sa droite à Lorges et avait sa gauche près de Stein.

Vandame gardait le Rhin de Stein à Eglisau.

Tharreau prolongeait la ligne jusqu'au confluent de l'Aar.

Soult, formant réserve, cantonnait dans les environs de Wyl.

3° L'*aile gauche* s'étendait vers le bas Rhin.

Souham couvrait le Frickthal et Bâle, entre l'Aar et Muningen.

Legrand (ci-devant St-Cyr), gardait Vieux-Brissach et Kehl, observant les débouchés de la Forêt-Noire.

4° La *réserve de cavalerie* occupait Bâle (la grosse cavalerie) et Zurich (cavalerie légère).

Enfin *Collaud* et *Dufour* étaient détachés avec dix corps d'armée, forts de 33,939 hommes; le premier surveillait les environs de Manheim, et le second eut son quartier-général à Coblentz.

Outre cela, Xaintrailles reçut l'ordre de prendre à Soleure quelques bataillons venant du Rhin et de les conduire en Valais, où les succès de Suwarow en Italie et l'approche des colonnes alliées venaient de rallumer le feu de la révolte.

La disproportion des forces réduisait Masséna à la défensive pour ne s'occuper que de sa propre sûreté. Il devait donc, avant tout, couvrir sa base d'opérations et ses communications avec elle; les positions qu'il prit tendaient à ce but.

Quant aux divisions laissées dans les Grisons, Masséna était hors d'état de les renforcer de manière à ce qu'elles pussent résister à Bellegarde; elles n'étaient proprement destinées qu'à observer l'ennemi. Cependant elles remplissaient un objet non moins important, celui d'assurer les communications avec l'armée d'Italie pendant la série des opérations. En effet, la communication par la Valteline était perdue; celle par le St-Gothard allait l'être incessamment, car les Autrichiens ne manqueraient pas de profiter de leurs avantages et de leur supériorité pour repousser l'aile droite des Français. Dès lors, la seule communication qui restât entre la Suisse et l'Italie était celle par le St-Bernard, passage qui avait d'ailleurs une haute importance pour la France, car c'était par ce seul point qu'elle pouvait envoyer des renforts en Italie. Masséna devait donc, de toute nécessité, pourvoir à la sûreté de cette communication en tenant un noyau de troupes à portée de gagner avec certitude la vallée du Rhône, tout en restant en communication avec le gros de l'armée, par les petits cantons. Tel était l'objet qu'avaient à remplir les divisions Lecourbe et Ménard.

Mais si l'emploi de ces deux divisions dans les Grisons est justifiée par les motifs qui viennent d'être énoncés, leur répartition n'est point excusable. Depuis les premiers jours d'avril, la division Ménard était répandue dans les Grisons et Lecourbe faisait, comme nous l'avons vu, une pointe très avancée du côté de Reims. Les Français observaient mal l'ennemi dans ces positions, ne couvraient point les Grisons et n'assuraient pas la retraite par la vallée du Rhône. Non-seulement les Autrichiens menaçaient, de Balzers, la base d'opération de Lecourbe sur

le prolongement de laquelle ils se trouvaient, et que Ménard seul n'était pas en état de défendre; mais ils pouvaient encore, de Munster, tomber sur le flanc de cette division et lui couper la retraite vers le St-Gothard.

Voici comment, au dire de l'archiduc, Masséna aurait dû manœuvrer :

Après avoir échoué dans une entreprise sur Feldkirch, il aurait dû s'attacher à donner plus de consistance au col de Ste-Lucie, en construisant de nouveaux ouvrages sur son revers et quelque blochaus pour couvrir la garnison contre le feu et les pierres lancées des hauteurs dominantes. Il eût été possible de prendre, sur cette base renforcée, telle attitude qu'on avait jugée convenable pour défendre les Grisons avec opiniâtreté. Les divisions Lecourbe et Ménard, concentrées entre Maienfeld, Coire et Lenz, où viennent aboutir tous les chemins des environs, pouvaient attendre tranquillement tous les rapports de leurs postes avancés et le développement des opérations de l'ennemi. Si les Autrichiens s'avançaient en forces, ou s'ils faisaient mine de vouloir gagner le St-Gothard sans qu'il fût possible de les prévenir, les deux divisions pouvaient toujours opérer leur retraite par les deux vallées du Rhin dans les petits cantons. Si, au contraire, l'ennemi, forcé de se séparer en plusieurs colonnes, faisait une faute dans la combinaison de ses marches, les divisions sortaient des vallées de la Plessur et de la Lanquat, traversaient les monts Albula, Fluela et Septimer pour se jeter sur la colonne la plus aventurée.

Les Autrichiens ne profitèrent point des avantages de leur position et laissèrent écouler tout le mois d'avril dans une inaction dont nous ferons bientôt connaître les causes, mais qui leur devint fatale; ils se bornèrent à des combats d'avant-garde assez insignifiants.

Ce fut à cette époque qu'eurent lieu les affaires de Schaffhouse et de Petershausen.

L'archiduc ayant résolu de chasser les Français de la rive droite du Rhin, chargea de cette opération le général Nauendorf, commandant de son avant-garde. Le 13 avril, le général Baillet Latour (Autrichien) replia les avant-postes français sur Schaffhouse. Le général Paillard, qui défendait cette ville, se hâta de réunir les troupes de sa brigade. Le général autrichien lui donna une demi-heure pour évacuer la ville. Paillard entra en pourparler, en vue de gagner du temps; mais Baillet, qui s'en aperçut, enfonça les portes de l'enceinte à coups de canon, pénétra dans la ville, poursuivit les Français de rue en rue et les rejeta sur le pont, leur unique voie de retraite. Ce pont, chef-d'œuvre de charpenterie, long de 134 mètres, n'avait que deux palées. Le général autrichien et l'autorité municipale, chacun de leur côté, avaient proposé au général français de le déclarer neutre; Paillard aima mieux le brûler.

Par ce moyen, il put opérer sa retraite avec sécurité, mais il priva l'armée française d'un important débouché. — Les impériaux, arrêtés par l'incendie, envoyèrent des nageurs enlever des embarcations amarées près du port, sur la rive gauche, et parvinrent ainsi à placer des postes sur cette rive.

Le lendemain, le général Piacseck, secondé par une flottille qu'avait équipée un officier de marine anglaise à Bregenz, enleva aux Français Petershausen, après une courte résistance des faibles postes qui occupaient la ville.

Revenons aux causes qui empêchèrent les Autrichiens de rien entreprendre de sérieux dans le mois d'avril : L'archiduc avait fixé le 10 avril pour une opération sur Zurich, à laquelle Hotzé devait concourir en s'avançant du Vorarlberg par St-Gall. Tout était préparé, proclamations amicales aux Suisses, etc., lorsque l'inspecteur général des vivres déclara l'impossibilité où il était de fournir les munitions de bouche nécessaires. Cet obstacle, qui n'était pourtant pas insurmontable dans un pays comme la Souabe, joint à la maladie de l'archiduc qui le força de remettre son commandement à Wallis, et enfin les ordres de la cour de Vienne, paralysèrent l'armée autrichienne. La cour de Vienne trouvait l'entrée en Suisse à l'ouest du lac de Constance trop hasardée ; elle recommanda beaucoup de ne pas dégarnir le Tyrol et le Vorarlberg et ordonna expressément que l'opération principale fût dirigée de ces deux derniers pays dans les Grisons. Plus tard, elle enjoignit d'attendre l'arrivée des 40,000 Russes que Korsakow amenait à travers l'Allemagne, pour pénétrer en Suisse par la Souabe sans trop exposer l'Allemagne. Or les Russes ne pouvaient être rendus sur le Rhin qne dans le courant de juillet !! C'est ainsi que des obstacles sans cesse renaissants entravèrent l'activité de l'archiduc.

OPÉRATIONS DE BELLEGARDE.

De son côté, Bellegarde éprouvait des difficultés plus grandes encore pour diriger ses opérations du Tyrol dans les Grisons, parce qu'il fallait, pour l'offensive dont il était chargé, l'emploi d'un grand nombre de troupes qu'il ne pouvait nourrir qu'avec des peines infinies, et pour un temps très limité dans ces montagnes inhospitalières. L'armée du Tyrol, qui avait été considérablement renforcée, manquait encore, au mois d'avril, des objets les plus nécessaires pour entrer en campagne, grâces à la mauvaise organisation du commissariat des guerres qui était indépendant du général en chef et ignorait le but des opérations.

En vertu des ordres venus de Vienne et requis par Suwarow, Bellegarde résolut de pénétrer dans l'Engadine le 22 avril. Mais la neige tombée sur les hauteurs en grande quantité le força de donner contre-

ordre. Un petit corps de 1 bataillon et 6 compagnies d'arquebusiers, parti d'Ischyl, dans le Paguause, le 21 au soir, ne reçut pas le contre-ordre et passa le mont Jimpen, chassa les Français de Manos et pénétra au milieu de leurs cantonnements à Rennes. Ce corps fut entièrement défait après avoir disputé longtemps Rennes aux Français.

Enfin le 30 avril, les Autrichiens entreprirent l'attaque décisive.

Lecourbe s'était posté sur une pente saillante de Jimpen qui descendait vers l'Inn, en arrière du Ramoschbach, torrent encaissé dans un lit de rochers qui couvrait la position : Manos et Rennes sont devant ce ruisseau. A droite, une redoute fraisée dominait et battait la rive opposée de l'Inn; quelques ouvrages moins considérables protégeaient le front de la position ainsi que le flanc tourné vers la rivière.

Cette position, malgré tout ce qu'on avait pu faire, avait le défaut inhérent à beaucoup de positions de montagnes, à savoir que sa gauche appuyait à des montagnes très élevées sans doute, mais qui n'étaient pas impraticables.

Les Français étaient échelonnés dans la vallée et des postes gardaient les sommets des montagnes sur les deux rives de l'Inn.

Bellegarde s'avança, le 30 avril, avec 20 bataillons dont 10, dirigés par lui-même, devaient déboucher de Martinsbruck sur le front de la position de Rennes, pendant que le général Haddick, avec les 10 autres bataillons, ferait des attaques de flanc à Schulz et à Zernetz. A 3 heures du matin, 6 bataillons autrichiens s'avancèrent par la route contre les avant-postes français établis à Struda, Schlafflur et Schleims, pendant que 3 bataillons longeaient les hauteurs sur les deux rives de l'Inn, la colonne de droite par les flancs du Mondimer sur Schleims, celle de gauche rencontrait la rive droite de l'Inn par les prés de Meiss et Glamaschot pour gagner le pont de Struda et seconder ainsi l'attaque de Schleims et de Schlafflur. En même temps, comme le 22, un bataillon descendait du Jimpen sur Manos.

Lecourbe n'avait sur ce point que la 38e, commandée par Desmonts, dont les grenadiers formaient réserve à Saraplagna. Desmonts retira ses troupes derrière un épaulement qui coupait la route à Struda, et à l'aide d'une petite pièce d'artillerie, il repoussa trois fois les attaques de l'ennemi. Mais enfin, tourné par sa gauche, il se retira derrière Saraplagna, où il tint assez longtemps pour se faire rejoindre par 8 compagnies qui luttaient dans les montagnes de la rive gauche contre les flanqueurs autrichiens. A 9 heures du matin, tout son monde étant réuni, il traversa Rennes et vint border les retranchements élevés en arrière de la Varana (ou Ramosch), où se trouvait déjà un bataillon de la 44e. Bellegarde, pressé d'en finir, passa la Varana à son confluent et vint attaquer avec fureur la redoute fraisée qui flanquait la

droite des ouvrages. Mais il ne put l'enlever et ses efforts, renouvelés plusieurs fois, furent déjoués par la fermeté des troupes de Desmonts ; à la fin de la journée, ces braves avaient épuisé toutes leurs munitions et ne se défendaient plus qu'avec des pierres. La nuit survint, laissant les Autrichiens au pied des hauteurs couronnées par les retranchements français.

RÈGLES DE TIR DU FUSIL D'INFANTERIE SUISSE.

Les armes de précision, à l'ordre du jour maintenant, ne devraient pas faire négliger le fusil ordinaire de munition. L'on sait que beaucoup d'officiers continuent à le considérer comme l'arme de guerre par excellence, malgré son infériorité dans le tir à la cible.

Afin de réveiller l'attention sur ce point important de l'art militaire, nous avons cherché les règles de tir de ce fusil, en nous servant des formules du *Cours élémentaire de balistique* du colonel Didion. — Des mesures prises à l'arsenal de Morges sur le modèle-type du fusil fédéral ont donné pour les dimensions qui intéressent le tir (en millimètres ou tiers de ligne) :

Calibre	17,5
Longueur de l'âme	1050
Demi-diamètre extérieur du canon à la culasse	16,05
Cran de mire sur le canon	7,5
Somme, ou cran de mire sur l'axe du canon	23,55
Demi-diamètre extérieur vers le guidon	10,8
Guidon sur le canon	6,0
Somme, ou guidon sur l'axe du canon	16,8
Différence entre les hauteurs du cran de mire et du guidon sur l'axe	6,75
Distance du cran de mire au guidon	995
Balle, grande lunette	16,4
» petite lunette	15,8
Moyenne ou diamètre de la balle	16,1

D'où l'on conclut pour le poids de la balle . . . . . 24,2 grammes soit de 20 à 21 balles à la livre.

La charge de poudre est de 1/4 d'once ou . . . . . 7,8 »

La vitesse initiale résultant des éléments précédents serait de 428 mètres par seconde, en admettant l'identité des poudres suisse et française. Nous avons adopté 430 mètres. C'est là que gît principalement l'incertitude de nos calculs ; tout comme les variations dans la vitesse, d'un coup à l'autre, est une des causes notables des écarts qu'on observe dans le tir du fusil.

L'inclinaison de l'axe du canon, indéfiniment prolongée, sur la ligne de mire, s'obtient en divisant 6,75 par 995 ; c'est 0,006784, correspondant à un angle de mire de 23 minutes. Mais la balle ne part pas suivant cette inclinaison. On a observé, en effet, que le fusil s'abaisse un peu au moment du feu et les expériences françaises